

sourde et plaintive. Quant à nous, nous étions littéralement paralysés par la terreur. Au seul cri du lion, je sentais tout mon sang refluer avec force vers le cœur ; un frisson glacial courait sur mes membres, et de larges gouttes de sueur inondaient mon visage.

Quand je vis l'animal déboucher, au milieu de la colline, d'un hallier touffu, je compris que nous étions perdus. Je donnai à ma pensée un immense élan vers le ciel ; je réunis dans cette dernière et religieuse pensée tous ceux que j'aimais sur la terre, et je m'abandonnai à la muette résignation du désespoir. Je conservai pourtant encore assez de sang-froid et de présence d'esprit pour contenir mon cheval qui commençait à s'emporter et calculer les dernières chances de salut qui nous restaient. Elles étaient bien précaires ; nous n'osions tourner bride dans la crainte d'être poursuivis sans trouver de refuge.

Nous ne pouvions d'ailleurs quitter le chemin que nous suivions : à notre gauche, s'élevaient des roches aiguës ; à notre droite, la plaine ; et dans la plaine, le lion. Il fallait marcher en avant. Je voulus un moment me faire illusion sur le danger de notre situation : je songeai aux relations des voyageurs qui nous peignent le lion comme un animal généreux et plein de mansuétude, épargnant les faibles et n'attaquant que les puissants. Mais je suis forcé de confesser que je fus bientôt fort peu disposé à m'en rapporter aux assertions de M. de Buffon, et que jamais les récits de l'illustre naturaliste ne me parurent plus fabuleux.

Cependant nous apercevions le majestueux animal s'agiter parallèlement à nous, à la distance de vingt-cinq pas, au milieu des hautes herbes qu'il courbait et brisait sur son passage. Parfois sa marche devenait lente et inquiète : il se tournait vers la plaine comme dans la crainte d'un danger ; ou bien il s'arrêtait, fixant sur nous ses prunelles flamboyantes, secouant sa vaste crinière et aspirant l'air avec force : puis il bondissait brusquement, s'enfonçait avec rapidité dans les petits bois qui bordaient la route et venait plus loin reparaitre, poussant à notre approche un cri rauque et prolongé. À chacune des stations de notre terrible compagnon de route, je me demandais avec un affreux serrement de cœur si la lutte n'allait pas s'engager et je n'en prévoyais que trop le résultat.

Cette horrible position se prolongea pendant trois longs quarts d'heure. Le lion nous ac-

compagna jusqu'aux champs cultivés qui entourent Constantine. Là, il nous quitta, partit avec la rapidité d'une flèche et s'enfonça dans la plaine : je n'eus pas la fatuité d'attribuer cette retraite à l'effet de notre bonne contenance.

J'ai vingt-cinq ans, et je n'ai jamais mieux senti tout le prix de la vie que lorsque nous touchâmes à la porte Bab-el-Oued, à l'abri des griffes et des dents du roi des animaux. Ma poitrine se dilatait ; je respirais plus à l'aise ; je tressaillais de joie. J'aurais volontiers sauté au cou du premier Bédouin venu, pour lui faire part de mon bonheur. J'étais saisi d'un immense accès de philanthropie, d'un amour évangélique pour le genre humain tout entier. Qui m'aurait vu à ce moment, m'aurait certainement pris pour un aliéné qui a rompu sa chaîne. J'étais, en effet, dans un délire et un paroxysme de joie difficile à décrire, mais que comprendront parfaitement ceux qui peuvent avoir passé par la même épreuve.

Pour un débarqué de la veille, l'aventure était assez piquante : elle fit du bruit. La panique se répandit dans la ville. Pendant plusieurs jours, on ne sortit plus qu'en nombre et en ordonnance militaire, de manière à soutenir au besoin une attaque dans les règles. Deux malheureux spahis, qui s'étaient aventurés dans la plaine aux approches de la nuit, disparurent entièrement. On fit des recherches, et le surlendemain on trouva dans un buisson écarté des ossements encore sanglants et des lambeaux de chair informes, un je ne sais quoi, qui n'a de nom dans aucune langue. Le lion avait passé là. J'eus l'égoïsme de me trouver heureux que le lion eût donné, comme pâture, la préférence à la chair des deux spahis.

Après une si terrible secousse, il nous fallut quelques jours pour revenir à notre état normal. Cette alarme avait tellement ébranlé nos nerfs, tellement agité notre sang, que tous nos rêves étaient d'affreux cauchemars avec des lions et mille bêtes féroces pour acteurs principaux. Le dimanche suivant, nous devions aller passer la journée à la maison de campagne d'un capitaine de spahis. C'était à Sidi-Mecid, petit village sur les bords du Rummel, à quelque distance de la Kasbah. Nous partîmes à sept heures du matin, moi sixième, en compagnie de Jules, de trois officiers de la garnison et d'un médecin. Il n'y avait guères que trois quarts-d'heure de marche pour arriver à Sidi-Mecid ; mais nous